

Solidarités en contexte urbain : les notions de précarisation et de reconstruction culturelles

Si je me permets de communiquer devant vous alors que j'ignore tout ou presque du contexte andin, c'est au titre d'un certain nombre de réflexions construites au fil d'un parcours diversifié qu'il me semble pertinent de partager avec vous.

Lorsque le terme de précarité est convoqué surgit immédiatement à l'esprit la question économique des moyens mobilisables ou non par les personnes ou les groupes sociaux dans leur vie quotidienne. Ces moyens sont alors comparés à des standards considérés comme acceptables selon les contextes et environnements, et s'ils leur sont inférieurs, l'étiquette de pauvreté est appliquée. En réalité, vous le savez bien, la précarité n'est pas aussi simple qu'une mesure comptable. C'est un état de fragilité, de vulnérabilité, d'instabilité qui traduit la possibilité de voir sa situation basculer d'un instant à l'autre dans une dégradation considérable sur tous les plans : économique certes mais aussi social, judiciaire...

Dans ce contexte peut être évoquée la notion de « précarité culturelle », progressivement construite en travaillant sur les problématiques des enfants des rues et de leurs trajectoires familiales. Cette notion ne recouvre pas l'accès aux biens culturels comme les musées souvent l'entendent, ni se limite aux explications magico-religieuses du monde. Elle inclut tout ce qui fait qu'un individu est au monde et entre en relation avec lui.

Déplier les situations

Ainsi, depuis plusieurs années, je propose aux acteurs de terrain une façon de déplier les situations, qui n'a rien d'académique, qui peut même (et cela est arrivé) faire dresser les cheveux sur la tête des anthropologues puristes, mais qui s'est avérée très productive et capable de désamorcer des conflits, de lever des malentendus, de renouer des fils.

Les « cultures »

La notion de « cultures » sera conçue ici comme étant les moyens symboliques et langagiers de communiquer, témoins de la conception d'être au monde propre à chaque personne et de sa façon d'entrer en relation avec les autres. On parlera ainsi de cultures professionnelles (infirmière, médicale, diététicienne...) au même titre que de cultures « européenne » ou « indienne », chacune offrant une façon de voir le monde et d'interagir avec lui. C'est dans ce registre que se situent les règles de bienséance qui organisent chaque groupe humain selon des codes parfois obscurs et perturbants pour les non-initiés.

Les « identités »

Le second est le symétrique des cultures, les « identités » qui se conçoivent comme étant les définitions que chacun a de ce qui est « lui » et de ce qui le distingue irrévocablement de l'« autre ». Cette conscience des limites physiques et psychiques de son « moi » est fondamentale pour ne pas devenir fou. La matérialisation de l'identité est ce qui délimite la personne physiquement en tant qu'individu (non divisible), à savoir littéralement sa propre peau au-delà de laquelle commence l'enfer des autres.

Les « communautés »

Le troisième terme représente les « communautés », qu'on limitera ici à leur stricte acception utilitariste de partage d'intérêts. A chaque instant, nous partageons avec d'autres personnes un certain nombre d'intérêts matériels ou non, qui seront différents selon les endroits et les périodes. Ainsi, les passagers d'un train forment-ils la communauté qui partage l'intérêt que le conducteur les mène à bon port en temps et en heure. Une fois arrivés à destination, les personnes vont habiter dans des quartiers, des immeubles, avec d'autres habitants partageant les intérêts que l'environnement soit bien entretenu, sûr, sans bruit, etc. C'est ainsi que la « santé communautaire »

repose sur cette notion territoriale de communauté. Une telle définition permet de s'affranchir des verrous qui pèsent sur ce terme lorsqu'il vise à décrire les groupes fondés sur une base religieuse.

Les « appartenances »

En effet, le quatrième terme, celui des « appartenances », traduit le sentiment de faire partie d'un groupe déterminé (dont on ne partage pas nécessairement tous les intérêts, ni la culture) mais qui pourront elles-mêmes engendrer des « méta-identités », clivantes à l'égard des autres groupes. Cette appartenance peut être religieuse, on y reviendra, mais aussi sportive, politique, d'entreprise, etc.

Pour rassembler dans une phrase ces propositions : la culture rassemble, l'identité sépare, la communauté partage et l'appartenance regroupe¹.

Chaque situation peut donc être dépliée selon ces dimensions permettant d'en saisir les subtilités et les ambiguïtés mais en soulignant que les interprétations sont aussi diverses et multiples que changeantes. La démarche a donc plus vocation à poser des questions qui tempèrent les jugements abrupts, qu'à apporter des réponses tranchées.

Familles et institutions

Pour mieux saisir les enjeux de la solidarité familiale, il convient de séparer certains éléments constitutifs de la structuration familiale que l'espace urbain va bouleverser.

Autour du foyer, unité de vie close sur l'extérieur, au sein de laquelle se déroule la vie domestique, s'articulent les notions de famille, ensemble complexe articulant les généalogies mythique, sociale et biologique pour donner un sens collectif à sa présence au monde avec un avant et un après soi et celle de réseau relationnel extérieur social, commercial, affectif qui intervient dans l'environnement global.

Chacun de ces éléments est sous l'influence de facteurs physiques (géographiques et urbanistiques), économiques, et sont surtout largement tributaires des représentations mutuelles qui gèrent les interactions entre la personne et son environnement social, c'est-à-dire des éléments éminemment culturels.

Faire société renvoie nécessairement aux influences historiques dont chacun est l'héritier, conscient ou inconscient. Ainsi les formes conjugales à l'œuvre aujourd'hui s'inspirent simultanément des modèles traditionnels (dont une bonne part est imaginée par les nouvelles générations), de ceux inspirés par les rapports sociaux de la colonisation, de ceux créés par les évolutions sociétales, mais aussi par les modèles familiaux dominants parfois exclusifs qui sont véhiculés largement par les structures de normativité : école, justice, cinéma, télévision, etc., tout ce qui structure le « politiquement correct ».

Parmi les formes de relations qui structurent l'espace familial figure l'autorité, cette façon de transmettre entre les générations, de cadrer, d'étayer les évolutions des plus jeunes. Cet investissement traditionnellement inquestionnable des aînés masculins qui rend leur discours légitime et respectable. Mais le mot autorité est aussi celui qui crée : la vie : l'auteur des jours, l'auteur de la manière de voir la vie et de s'engager dans le monde.

Il est dès lors aisé d'imaginer comment la migration, en premier lieu l'exode rural peut engendrer une déstabilisation en confrontant les personnes à de nouvelles formes de socialisation ou de figure d'autorité, inédites, parfois proprement inimaginables. La remise en cause des acquis de l'enfance, du mode d'être ensemble valorisant et gratifiant dans lequel les personnes ont été socialisées peut être d'une grande violence.

En outre, cette déstabilisation se double généralement d'une dépréciation générale du statut. L'habitat relégué au sein d'espaces périurbains dégradés, présentés et vécus comme tels, le

¹ Extrait reformulé de S. Tessier, *Les éducations en santé* (Éditions Maloine, 2012)

quotidien concentré dans une quête des moyens économiques qui mobilise toutes les énergies, la progéniture dont les filiations sont confuses, voire floues, se surajoutent à la rupture avec les espaces traditionnels d'origine pour engendrer un sentiment de déclassement. On retrouve ici la prégnance de la problématique économique qui va déterminer les façons de vivre exil et migrations.

Élément supplémentaire, singulièrement à l'œuvre en France, lorsque le salut est venu en allant chercher pitance chez l'ancien colon, l'ancien maître dont on était censés s'être glorieusement libéré et auquel on est contraint de nouveau de prêter allégeance, alors que les imaginaires respectifs ne se sont pas encore débarrassés de l'empreinte coloniale, le déclassement est démultiplié et le sentiment d'humiliation considérable. Les repères qui permettent de se placer dans le monde et d'y trouver un rôle valorisant à ses propres yeux sont dès lors totalement brouillés.

L'ensemble de ces facteurs peut faire perdre tout repère, fragilisant le dispositif psychique d'être au monde, qu'on peut appeler la précarisation culturelle dans le sens où à tout moment, cet équilibre peut basculer, vers la folie ou la violence.

La reconstruction culturelle :

Pour surmonter cette précarité, les personnes vont devoir bricoler avec ce qui se présente, retrouver des repères, inventer des racines, chercher des avenir. Toutes les informations seront dès lors utilisables et mises à profit, quelles que soient leurs origines : familiale, voisinage, religieuse, télévisée, virtuelle.

Le bon, le bien, le respectable se reconstruiront dans un métissage, un mélange des valeurs et des normes mises à disposition par les différents canaux de communication. Chacun va grappiller une idée de ce qu'est la filiation au sein des références multiples.

Selon les mobiles initiaux du départ du pays ou du village d'origine, très généralement économiques, les personnes vont accorder la plus grande priorité aux éléments de la vie en société qui favorisent l'amélioration du statut économique. Mais en même temps, l'économie n'a de sens que dans ce qu'elle permet de faire, d'agir. Ainsi, fonder une famille, construire une maison, éduquer ses enfants, tous ces objectifs « naturels » vont se combiner avec les autres raisons, non ou rarement dites : fuir une ruralité trop pesante, suivre une aspiration à la modernité, régler des conflits familiaux, etc. Et puis la réalité vient vite orienter les choix. La survie devient la seule priorité obsédante. La survie économique, la survie physique dans certains endroits, la survie judiciaire en tentant d'éviter les actes pouvant être condamnables, et, englobant l'ensemble, la survie culturelle, savoir chaque jour répondre au fameux « mystère d'être là ».

La vie étant ce qu'elle est, les modèles imaginés sont parfois irréalisables. Par exemple, la situation de monoparentalité n'est généralement pas souhaitée ni recherchée au départ, mais elle survient de façon quasi inéluctable, en étant dès lors profondément subie.

On pourrait définir cette reconstruction culturelle comme la création d'une nouvelle capacité à organiser sa vie selon des lignes cohérentes et intelligibles du vivre ensemble. Ce qui veut dire à la fois comprendre ce que l'environnement social ici et maintenant demande et peut intégrer, et inventer des manières d'être au monde qui soient compatibles avec sa personnalité profonde, issue de sa propre socialisation. La reconstruction va donc procéder simultanément dans l'acceptation de nouvelles règles de vie, tant qu'elles restent compatibles avec ses propres normes, et l'invention de nouvelles modalités d'expression d'un être au monde.

De ce fait, il y a potentiellement conflit entre les modèles sociaux ré-inventés par les personnes et ceux qui sont proposés par la société d'accueil, les uns et les autres étant très évolutifs. L'exemple des châtiments corporels est en effet là pour nous rappeler la relativité temporelle des normes éducatives. Point supplémentaire, certaines informations peuvent apparaître plus légitimes que d'autres, étant issues de sources contestables ou contestées pour des raisons extrêmement variées et non partagées, ce qui peut fragiliser encore plus le processus de reconstruction.

Enfin certains éléments de socialisation proposés par la société d'accueil peuvent présenter certains périls lorsque par exemple la liberté d'action devient un poids insupportable pour des personnalités qui n'y sont pas habituées ou dont la vulnérabilité est trop importante. L'adolescence est à cet égard une période charnière où, (situation archétypale de la précarité culturelle), ne sachant plus trop qui il ou elle est, l'adolescent(e) peut fuir des choix psychologiquement trop dangereux. On a vu ainsi le devenir des enfants des rues dont les survivants ont été retrouvés 20 ans après dans des structures de contention intellectuelle, ou, moins dramatique, en France, le recours au voile intégral par des jeunes filles récemment converties et mal à l'aise avec leur féminité.

Les intervenants et le paradoxe de la colonialité

Face à la précarité culturelle vécue par des personnes véhiculant d'autres modèles du vivre ensemble, les intervenants sociaux vont s'inspirer de leur propre engagement personnel. La place que ces acteurs accordent à la liberté de la femme, la position qu'ils adoptent sur la polygamie, l'homoparentalité ou l'excision seront autant d'éléments qui vont déterminer leur propre façon d'agir, essentiellement subjective et forcément politique.

C'est ce que certains d'entre nous abordent actuellement en France sous le terme de colonialité, qui recouvre les traces de la domination exercée il y a encore peu sur des systèmes de pensée considérés comme inférieurs.

Le geste n'est pas sans une certaine ambiguïté. En effet, d'une part, le terme de « colonialité » renvoie à une histoire de domination niant toute altérité sur des terres indûment occupés et récusant la pertinence d'autres identités. Cet axe de domination, « vertical », est aussi à l'œuvre dans les banlieues françaises, par le truchement de tout l'appareil institutionnel, administratif et associatif qui fait la trame des quartiers au nom d'une politique nationale contre laquelle toute rébellion semble, aux yeux des dominés, a priori justifiée.

En miroir, cependant, la France, après de longues et douloureuses luttes, place au cœur du vivre ensemble le dogme de la liberté individuelle, celle de pouvoir faire ses propres choix, et, de ce fait prône l'émancipation des individus, singulièrement les femmes, à l'égard de structures réellement ou potentiellement aliénantes. Paradoxe fécond, c'est précisément ce dogme de lutte contre les aliénations qui remet en question l'appareil administratif en en faisant le parallèle avec la colonialité, et retirant une part de légitimité à la politique nationale.

Que penser dès lors, à l'aune de ce principe, des structures de socialisation qui relèguent la femme au statut d'objet mutilable et dangereux, des structures familiales qui la contraignent et l'aliènent, des vindictes à l'égard des comportements considérés comme transgression, tel qu'élever seule ses enfants ou avoir recours à la contraception ? L'appareil administratif en l'occurrence assume la fonction de l'émancipation et de l'étayage, mais, lui-même, au nom de cette préservation, s'arroge quelques prérogatives à leur tour aliénantes et voit son image dénaturée, en reproduisant les mauvais souvenirs coloniaux. Le paradoxe est en l'occurrence particulièrement paralysant autant pour les individus que pour les acteurs sociaux.

Dans les faits parisiens

Le contexte francilien de ce début de XXI^e siècle est une illustration de cette permanente recomposition. En effet, les populations qui composent les quartiers périphériques des grandes villes françaises sont issues initialement de l'exode rural du siècle dernier avec la nécessité de transposer des modèles de familles à l'origine élargies, au noyau restreint du couple, puis, plus récemment à la situation monoparentale.

Aujourd'hui cette migration provient surtout des pays anciennement colonisés avec souvent une multiple translation : rural-urbain, différents continents avec langues et climats différents, petites capitales et hyper métropoles. Sans évoquer la question des migrations illégales, cette translation engendre un profond télescopage des schémas et des représentations. Récemment d'autres sources de migration en provenance en particulier d'Europe de l'Est, ont introduit une nouvelle dimension

d'étrangeté : le nomadisme. Pour l'essentiel largement fantasmé, ce nomadisme renvoie aux représentations tant chez les intervenants sociaux que chez les populations migrantes d'Afrique subsaharienne, avec les conflits traditionnels vécus au pays entre nomades et sédentaires.

Les places et rôles des différentes générations, les rites de passage rythmant l'accès à l'âge adulte, les systèmes d'autorité et de conjugalité, la place de la femme dans la société, les schémas éducatifs traditionnellement répressifs sont autant d'éléments qui entrent en conflit frontal avec les propositions sociétales françaises dont certaines sont très récentes. Singulièrement la liberté de la femme, son autonomie, l'accès à la contraception, l'acceptation de l'homosexualité sont autant de champs où le télescopage peut être violent et finalement institutionnaliser la précarisation culturelle.

La polygamie est interdite en France mais légale dans certains pays d'origine. Le juge ordonne souvent une mesure de décohabitation lorsque les enfants sont trop nombreux ou les conflits entre épouses trop prégnants. Mais ces mesures engendrent une précarité considérable en imposant une monoparentalité antinomique avec les organisations familiales d'origine. Parfois les solidarités s'exercent au travers d'associations communautaires, dont les positions à l'égard de la polygamie sont très fluctuantes selon les humeurs, les expériences, les acteurs en présence. Ainsi, l'appui aux femmes isolées du fait de la décohabitation pourra être apporté de façon arbitraire selon les lignes de force d'un certain clientélisme. Mais que faire ? Devrait-on accepter la polygamie et son cortège de soumission et d'aliénation ? On retrouve l'aporie de la colonialité citée plus haut.

Autre exemple : l'excision qui met à mal le principe d'intégrité corporelle au nom de principes d'intégrité sociale. En effet, les mamans qui souhaitent exciser leurs filles le font pour leur permettre le mariage au pays. Tout refus disqualifie ces filles dans leur village d'origine, les contraignant donc à un mariage exogame, dans la société d'accueil. Le débat doit se structurer autour du projet parental des mamans, de leur envie de voir leurs filles vivre d'autres expériences que les leurs, et pas simplement sur la légalité du geste.

Une des réponses : les néo religions

Sur ce terreau où l'isolement se transforme en anomie, va fleurir la quête de sens à laquelle répondront le renouveau des religions et surtout des néo-religions. Celles-ci, revisitant les principes des religions traditionnelles, se mettent au goût médiatique et virtuel du jour, tout en renforçant une théâtralisation hypnotisante.

Dans le contexte français laïc et républicain, certaines religions qui ont conservé leur vocation à guider le quotidien peuvent aussi poser question en matière de santé mais, en règle très générale, les autorités religieuses récusent de telles interprétations abusives des textes.

Les personnalités les plus fragiles, les plus déstabilisées, celles pour lesquelles le choix individuel et le libre arbitre sont psychologiquement insupportables vont se tourner vers de tels systèmes de « prêt à penser ». Il est plus confortable en effet dans la situation de profonde précarité culturelle de disposer de réponses pré-élaborées, de désignation du mauvais objet, de protection contre ce qui est vécu comme une agression extérieure, sous l'égide d'un guide qui est positionné comme le détenteur de l'autorité, seul sachant qui doit être aveuglément suivi.

Dans certains espaces où la précarisation culturelle n'est pas uniquement liée à l'exil, de nouvelles formes de religiosité peuvent se développer. Ainsi le spiritisme qui est très présent au Brésil, est diffusé auprès des populations socio-économiquement aisées et pas trop mobiles, mais qui ont été profondément déstabilisées par le bouleversement vécu par ce pays durant ces trente dernières années. Dans d'autres cas, lorsque les religions n'apportent pas de réponse, cette précarisation peut aussi se reconstruire autour de réponses politiques extrémistes, comme on en voit en Europe actuellement.

Conclusion

Au total, l'analyse de la précarité se doit de sortir du tout économique pour comprendre où se situent les véritables fragilités, celles qui mettent fondamentalement en jeu les façons d'être au monde et de vivre ensemble. Ces fragilités menacent aussi le fonctionnement de la société car, si les personnes et les institutions ne parlent pas le même langage, ne mobilisent pas les mêmes symboles, la situation reste bloquée. Dès lors, l'individu, ne trouvant plus dans l'institution l'écho étayant qu'il recherche pourra se tourner vers d'autres sources de sens.

L'ensemble de l'appareil administratif, éducatif, sanitaire, judiciaire qui fait l'interface entre les familles et la société devrait impérativement prendre en compte cette dimension sous peine de reproduire un processus d'imposition culturelle qui se rapproche de celui de la colonisation. Or, en démocratie, ces institutions ont pour mission de structurer une société dans laquelle chaque citoyen est libre et dispose des mêmes droits, peut jouer les mêmes rôles et y occuper une place entière.

L'accompagnement institutionnel des processus de reconstruction culturelle est donc un enjeu véritablement politique au sens le plus fort du terme.

Annexe

Un exercice de réflexion pendant la journée de séminaire pourrait être d'analyser selon les dimensions citées plus haut cinq registres, parmi bien d'autres : Ruralité, Féminité, Conjugalité, Filiation, et j'ai tenté de rajouter pour ce propos l'Indianité.

	Culture	Identité	Communauté	Appartenance
Ruralité	Mythologie Les éléments La nature L'agriculture	Paysan	Intérêt des récoltes Commerce des produits	Famille, village
Féminité	Triangulation moi-épouse-mère	Genre	Féminisme	Fémen Famille
Conjugalité	Vivre ensemble, Reproduction, Vieillir	Couple Polygamie Homosexualité	Partage et transmission des biens	Système de parenté Type de couple
Filiation	De qui suis-je le fils ? A qui vais-je transmettre ?	généalogie	Générationnelle limitée aux groupes d'intérêt commun	Système de parenté Générationnelle globale
Indianité	Histoire Conflit face à la colonisation Renouveau et Maintien des traditions	Regroupement ethnique	Défense des intérêts des autochtones	Groupe culturel affirmé

Bien entendu, la situation est ici abusivement schématisée et l'organisation verticale n'est pas mutuellement exclusive (la mythologie par exemple se retrouvera dans les 5 registres mais n'a pas été répétée) mais ce découpage permet de mieux identifier ce qui relève du non négociable (l'identité) au négociable : la communauté d'intérêts, ou l'évolutif : les groupes d'appartenance et la façon d'être au monde (culture).